

# LE BOURRU

## JOURNAL AGACANT.

BERTHELOT ET STE-MARIE, }  
EDITEURS-PROPRIETAIRES.

PRIX DU NO. }  
UN CENT.

BUREAUX }  
LONGUEUIL, 36 RUE SAINT-CHARLES.

### FEUILLETON DU BOURRU,

No. 1

#### TROP MARIÉ

—:0:—

Yvonne avait seize ans quand sa mère la prit à part et lui dit :

— J'ai quelque chose de très-important à t'apprendre. M. Pardinel, l'ancien percepteur, est venu ce matin trouver ton père en grande cérémonie, avec une cravate blanche, des gants brodés, un chapeau de soie, enfin tout son tralala, et il lui a demandé..... Tu ne devines pas ?

— Non.....  
— Il lui a demandé ta main..... Tu ne dis rien ?

— Qu'est-ce que papa a répondu ?

— Qu'il verrait cette union avec plaisir. M. Pardinel est un homme rangé, honorable : il voit à Nantes tout ce qu'il y a de mieux et il possède une petite fortune personnelle.....

— Il est bien laid ! murmura Yvonne.

— Un homme n'a que faire d'être beau.

— Et bien vieux ! soupira l'enfant.

— Il n'en a que plus d'expérience, ma chère petite. Jeune comme tu l'es, il te faut un guide. La maturité de ton mari compensera très à propos la frivolité naturelle à ton âge.

Yvonne ne paraissait pas absolument persuadée ; mais sa mère n'y prit garde, et, la pressant entre ses bras :

— Enfin, ma mignonne, s'écria-t-elle tout attendrie te voilà donc casée !

Le mariage eut lieu six semaines après. Ni à la mairie, ni à l'église, ni au repas de noces, ni même au bal qui suivit, la jeune épouse ne montrait beaucoup d'antraîn.

Pendant un quadrille, elle avisa, dans l'encoignure d'une croisée, un de ses amis d'enfance, Claude, le fils d'un ancien voisin de son père.

— Vous ne dansez pas, monsieur Claude ? lui dit-elle.

Claude était fort pâle. Il répondit :

— Je suis trop triste pour cela.

Yvonne, qui avait elle-même le cœur bien gros, lui demanda :

— Qu'avez-vous ?



#### LA VIE ET LA MORT OU RIEL ET LES MINISTRES CANADIENS.

Cette gravure vue à une distance de cinq ou six pieds représente la Mort. Vue de près elle nous montre Langevin et Caron étudiant la question du Nord-Ouest sous une potence.

— Hélas ! soupira Claude, j'ai que je vous aime.

— Oh ! fit la petite mariée en changeant de visage, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt !

Deux grosses larmes perlaient dans ses yeux.

— Quand je vous ai annoncé mon mariage, vous êtes resté muet, dit-elle d'une voix émue,

— Parce que j'ai compris que je n'avais plus rien à espérer !

— Et moi qui cherchais alors à pénétrer vos sentiments !

— Vous m'aimiez donc ?

Pour toute réponse. Yvonne porta la main sur ses yeux, et bientôt le bruit de ses sanglots jeta le désordre dans l'assemblée. Tous les danseurs se précipitèrent en même temps vers elle, laissant le pianiste ahuri en suspens sur la note.

— C'est l'émotion, ça s'explique ? disait la mère en soutenant sa fille.

— Qu'avez-vous, moi ami ? demandait le marié.

— Rien, répondait Yvonne.

Et elle serrait étroitement la main de Claude. C'était peut-être la main de son mari qu'elle croyait tenir.

A trois ans de là, Yvonne, en sortant de chez elle, se trouva devant un jeune officier de marine qu'elle avait déjà cru voir, la veille au soir, rôder autour de la maison.

— Claude ! s'écria-t-elle fort émue.

— Oui, C'aude, Yvonne, Claude qui n'a pu résister au désir de vous revoir. Votre mariage m'avait désespéré. J'hésitais alors sur la carrière que j'embrasserais. Pour fuir loin d'un pays où je ne pouvais plus connaître le bonheur, je me suis embarqué comme aspirant. Vous avez su cela sans doute ?

— Oui, dit-elle.

— Je reviens de l'Océanie, j'ai parcouru bien des mers, abordé bien des côtes ; j'ai vu des contrées de toute sorte et des gens de toutes les couleurs, rien ne m'a pu faire oublier votre sourire, votre grâce.

— Taisez-vous ! fit-elle inquiète en se tournant vers la porte, taisez-vous ! si mon mari vous entendait !

(A continuer.)

Aphorisme.

Un homme d'esprit peut dire des bêtises. Pour lui, c'est un droit.

Pour un imbécile, c'est un devoir.

Fin d'une discussion entre époux :

— Je n'ai pas dit, s'écrie le mari, qu'il n'y a pas de femme plus méchante que vous sur la terre, parce que je suis poli, je dis seulement que je n'en connais pas.

— On fête la décoration d'un nouveau chevalier.

— Eh bien ! Cadet, dit, au des coins du désert, vous ne complimentez pas notre ami ?

— A quoi bon ? répond Cadet, je ne dirais jamais autant de bon de lui, qu'il en pense lui-même !

**CONDITIONS :**

Le *Bourru* paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On le vend aussi aux agents huit centins par semaine, payable tous les mois.  
**BUT, ELOT ET STE-MARIE,**  
 No. 34 rue St-Charles, Longueuil.

Le *BOURRU*, Longueuil 8 Août 1885

**PROSPECTUS.**

Le *Bourru* vient de naître à Longueuil parce qu'il a pris en grippe tous les politiciens, les journalistes et les brasseurs d'affaires véreuses qu'il coude à chaque pas dans les rues de Montréal.

Le *Bourru* a choisi une retraite paisible à Longueuil d'où il pourra juger sans passion et à distance les événements importants qui troublent de temps à autre notre monde politique et municipal.

D'aucuns trouveront à redire au choix de notre titre.

Le *Bourru*!

Mais les bourrus sont des gens insupportables en société, objectera-t-on.

Ce sont des gens à l'humeur brusque et chagrine.

Le bourru a cependant du mérite. Lorsque règnent des passions, telles que le courage, l'audace guerrière, la magnanimité, un caractère mâle, *bourru* se fait mieux respecter.

C'est ce caractère qu'avaient nos vaillants ancêtres, qu'ils alliaient si bien avec la générosité et la grandeur.

Personne n'ignore que la franchise, la libéralité sont les attributs ordinaires de ce tempérament tout en expansif. Les marins passent pour bourrus mais généreux.

Le propre du bourru est d'être indépendant et c'est pour cette raison que nous avons donné ce nom à notre journal.

Il est entendu que le *Bourru* ne sera jamais influencé par l'esprit de parti dans l'appréciation des événements politiques et le lecteur trouvera dans le ton de sa rédaction la note comique donnée dans la clé de la franche gaité gauloise.

Nos colonnes seront ouvertes aux correspondants qui voudront bien nous adresser des communications satiriques sur les questions du jour sans tom-

ber dans les personnalités blessantes.

Chaque correspondance devra être revêtue de la signature de l'auteur, sans quoi elle sera impitoyablement jetée au panier.

Le premier numéro du *Bourru* a été tiré à 20,000 copies sur les presses à vapeur de MM. Rouilliard et Cie à Longueuil et distribué par la poste dans presque toutes les villages de la province de Québec, ainsi que dans les grands centres de population française aux États-Unis.

Les personnes qui auront reçu les trois premiers numéros et qui ne les renverront pas seront considérées comme abonnées.

L'abonnement n'est que de 50 centins par année, et invariablement payable d'avance.

M. Ladébauche informe les lecteurs du *Bourru* qu'il donnera sa collaboration au journal et qu'il n'écrira pour aucune autre feuille comique. Il proteste contre le *Canard* qui donne son nom comme celui de son rédacteur en chef.

Ladébauche est bien connu par le style de ses correspondances et le public s'apercevra facilement de la supercherie chez notre confrère.

**CORRESPONDANCE ROMAINE  
 DU "BOURRU"**

Rome, 6 Août 1885.

Mon cher *Bourru*,

En apprenant que tu allais faire une nouvelle gazette je me hâte de t'adresser quelques mots sur ce qui se passe à Rome depuis quelques semaines.

La question de Laval et Victoria tire à sa fin.

Les bonnes bouchées annoncent le désert. La dernière "twist" que vient de faire le sacré collège a été de nommer et de sacrer le nouvel évêque de Nicolet.

J'avais eu vent de ce qui se brassait dans le Vatican et comme j'ai constamment le nez enfariné des chicanes ecclésiastiques, je me suis mis en frais de tirer l'affaire au clair, je me suis rendu au Vatican. J'ai passé par la porte de cour et j'ai marché jusqu'au fond en face de la cuisine. La porte était ouverte et je suis entré sans clancher.

La première personne que j'ai vue était le bedeau de St. Pierre qui était couché sur un banc-lit, à côté du dres-soir. Je lui dis :

—Dors-tu, Louis ?

Le bedeau me répondit

—Non, je sommeille, t'es rare à Rome.

Quel bon vent t'amène par chez nous ?

—On m'a dit que les Cardinaux et notre Saint-Père allaient régler l'affaire de Laval et de Victoria une fois pour toutes.

—Tu as raison, la besogne est bâclée et il ne reste plus qu'à la passer au papier sablé.

—Que dis-tu là ?

—Il n'y a plus de revenez-y.

—C'est fait ! et pour être plus sûr que cela se ferait, ça s'est fait à Rome.

—Tu es pris comme les autres, et tu vas me faire le plaisir d'aller au sacre.

—Comment !.....tu m'envoies au sacre !

—Certainement, au sacre du nouvel évêque de Nicolet.

Il ne faut pas que tu manques cette cérémonie. Tiens, sans y aller par quatre chemins je t'annoncerai, mon bon, que l'on sacré aujourd'hui le monseigneur de Nicolet. La division du diocèse de Trois-Rivières est faite, sur-faite, archifaite, extraarchisurfaite. Il n'y a plus à revenir la-dessus. Notre Saint-Père l'a dit, et quand les paroles sont dites l'eau bénite est faite. Penses-tu, Ladébauche, que cette nouvelle va produire beaucoup d'effet à Montréal ?

—Si elle va produire de l'effet ! Eh

bien oui, je penserais. Depuis la mort, de Monseigneur Bourget les gens de l'*Etendard* ont la figure longue comme une journée sans pain. Ils vont assurément tomber de fièvre en chaud mal, de la poêle à frire dans le feu. Ce dernier coup les écrapoutit complètement.

—C'est à Rome que ça cause du plaisir. Dire que jamais on ne verra d'individus venir du Canada venir achaler notre saint Père. Nous, les domestiques on souffrait beaucoup plus que les autres. Pendant que ces gens étaient à Rome, il fallait être sans cesse aux aguets pour les empêcher d'entrer dans les appartements des cardinaux. Bon, maintenant, nous pouvons dormir sur les deux oreilles. A présent, Ladébauche va te rafistoler un peu, mets toi sur ton 36 pour assister au sacre de Monseigneur Gravel.

On aura de bons morceaux à la cuisine et on s'en fêchera les barbes.

Je te laisse ici, je vais dans la cour pour clipper la mule du Pape pour la grande cérémonie.

Je lâchai mon ami pour aller à l'hôtel où je me mets faraud pour la circonstance.

Bien des saluts chez vous.

Tout à toi

LADÉBAUCHE.

Le comble du mauvais exemple :

"Un frie-Dieu dont le bois travaille le dimanche."

**BOURRADES ET GRIMACES.**

Une vieille dame en revenant de la messe dimanches dernier, apprend que Riel a été condamné à être pendu le 13 septembre.

—O mon Dieu, s'écria-t-elle, le pauvre homme, on devrait bien l'engourdir avant de le pendre.

Et notre petit ministre de Québec ! Pas moyen d'en dire grand'chose aujourd'hui. Il n'est pas encore sorti du sommeil cataleptique dans lequel il est tombé depuis la fin de la session.

L'horizon politique n'est pas irisé par le moindre nuage.

Tout dort à Québec.

Il ne s'y passe plus l'ombre d'un événement.

Québec peut rendre des points à Landernau, ville où il ne s'est rien passé d'extraordinaire depuis cent ans. C'est tellement vrai qu'on ne voit plus l'ombre d'un solliciteur qui cherche l'ombre d'un ministre pour obtenir l'ombr d'une place.

Il n'est pas étonnant de voir un cabinet conservateur pris d'une telle torpeur lorsqu'ils n'ont pas de journaux libéraux pour le turlupiner et le tenir en éveil.

L'opposition fait réellement pitié depuis un an.

Un bien joli titre de chronique :

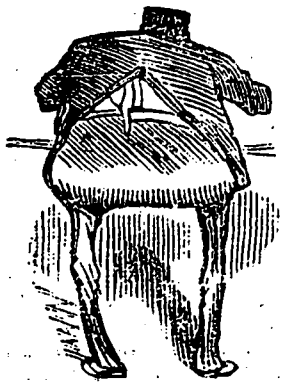
PAS MAL GAZETTE !

**LE PREMIER REPAS DU VOLONTAIRE.**



Piton, un volontaire du 65ème arrive du Nord-Ouest à Montréal avec une faim de loup.

Après avoir louché au Drill Shed, il est décidé de prendre un bon repas. Il entre chez Jos Riendeau rue St. Gabriel et se met à manger.



Il trouve le menu excellent et il s'en foure jusqu'au menton, à tel point que sa tunique se fend par derrière.



Sa pense grossit toujours et son uniforme continue à se fendre.

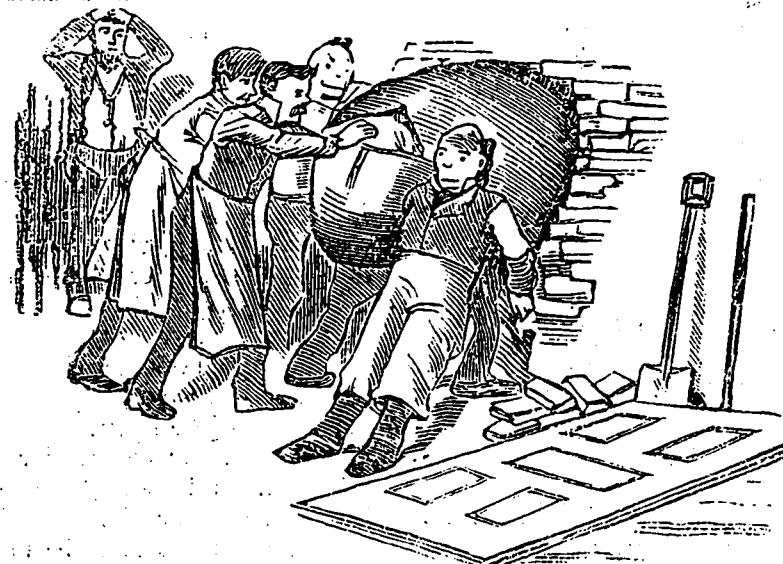


Tableau final ! Il devient si gros après avoir mangé qu'on est obligé d'enlever la porte et de démolir la maçonnerie pour le faire sortir.

A un Parisien qui revient de voyage :  
 — Vous êtes un peu pâle ?  
 — En wagon, j'allais à reculons et ça m'a un peu barbouillé.  
 — Pourquoi n'avez-vous pas changé de place avec votre vis-à-vis ?  
 — Pas possible..... j'étais tout seul !

A la campagne.  
 Mme de Calinette, qui très poltronne, a fait installer dans toute sa villa des sonnettes électriques, deux entre autres au chevet de son lit.  
 — Pourquoi deux sonnettes ? lui demande un ami.  
 — L'une pour mon domestique.....  
 — Oui, mais l'autre ?  
 — L'autre communique à la niche du chien.  
 — Tiens, quelle idée !  
 — Oui, pour le prévenir d'aboyer s'il vient des voleurs.

Un lauréat de la Société protectrice des animaux reste couvert en parlant à des dames.  
 — Savez-vous pourquoi il garde son chapeau sur la tête ?  
 — Parfaitement, c'est pour ne pas enrhumer son araignée.

Comment se fait-il que les conseillers municipaux de Paris qui passent leur temps à changer les noms des rues et des boulevards, ne songent pas à transformer en nationales les impériales des omnibus ?

Sous l'empire, un vieux journaliste, ardent légitimiste, ne manquait jamais d'interpeller le conducteur de l'omnibus en ces termes :

— "Avez-vous de la place à la royale ?"

Cueillettes dans l'album de la vicomtesse de Troublécœur :

— On prend les enfants par les deux cœurs, et les femmes par les fadeurs.

— Si vous connaissez un homme influent, tâchez de vous mettre dans sa manche ; c'est le moyen d'arriver à la force du poignet.

— Les voleurs diffèrent de certains allumettes en ce qu'ils prennent facilement.

FRANK LABELLE.

Frank Labelle, le pontife le plus habile qui ait jamais présidé les cérémonies dans les temples de Bacchus, Frank Labelle, l'homme qui rédige le mieux un "cocktail" ou un "mixed drink", et qui s'est fait une grande réputation au St. James de Trois-Rivières et au grand Vatel de Montréal, est aujourd'hui au comptoir du grand restaurant Duperrouzel, No. 1629, rue Notre-Dame, où il invite ses amis à venir déguster les vins les plus rares pendant les chaleurs de l'été.

Chez le pharmacien.

Quand Pitou arrive à son tour, il demande du laudanum pour son colonel, qui a la coïque.

— Mais, répond le pharmacien, on ne donne pas ainsi du laudanum au premier venu.

— Comment ! "le premier venu," réplique Pitou, il y avait six personnes avant moi !

— Oui, mon ami, mais il faut aussi une ordonnance.

— Eh bien ! puisque je suis "l'ordonnance" de mon colonel !

UN PROVERBE FAUX.

Il est un proverbe qui dit que le mieux est l'ennemi du bien. Rien de plus faux que ce dicton, car tout Montréal doit savoir que Lemieux est l'ami du bien. Personne ne doit ignorer que E. Lemieux marchand tailleur No. 3, rue St. Laurent, donne toujours satisfaction complète à ses clients tant par sa coupe artistique que par ses prix modérés.  
 E. Lemieux est au courant des modes les plus récentes de Paris, Londres et New-York. Allez visiter son établissement au No. 3, Rue St. Laurent.

Toto aux champs.

Il a besoin de descendre au jardin à dix heures du soir, et remarque quelques vers luisants sur une pelouse.

— Maman ! appelle-t-il, viens voir ! des vers qui orioient que c'est le 14 juillet !

SAUVEZ VOTRE ARGENT.

Oui sauvez votre argent, en allant chez Sauvé Nos. 66 et 62 rue St. Gabriel.

Le Bourru perd sa mauvaise humeur et devient très joyal chaque fois qu'il entre prendre son lunch chez Sauvé.

L'eau lui vient à la bouche chaque fois qu'il voit le menu de 25 cents. Potage plantureux, viandes succulentes et préparées avec soin, dessert des plus ragoutants. Les liqueurs et les cigares de Sauvé sont tous de première qualité.

Le Bourru trouve que le maire de Montréal devient un peu trop "sorteux" avec son collier doré.

S'il continue de trémousser comme ça, l'insigne de sa charge, il faudra que le conseil municipal suive l'exemple de la corporation d'Ottawa.

Ottawa, il n'y a pas si longtemps, s'est affligé d'un maire du nom de McIntosh qui portait le collier municipal dans toutes les petites assemblées et tous les bals à l'huile des faubourgs, histoire d'accroître sa popularité.

Le conseil un bon jour se réunit et adopte une résolution à l'effet de renfermer à clé le collier doré dans une armoire vitrée et de ne le laisser sortir qu'avec la permission expresse du conseil.

Un journal anglais, la "Gazette" de Montréal en parlant de la réception qui a été faite à l'Artillerie de garnison insinue que la tenue des hommes de ce bataillon était beaucoup plus martiale que celle des volontaires du 65ème qui avaient, disait-il, mis leurs uniformes en loques et les avaient couverts de poussière pour créer une sensation à leur arrivée à Montréal.

Cette comparaison injurieuse pour nos compatriotes n'a été relevée par aucune feuille française que je sache !

Le "Bourru" a été témoin de l'ovation enthousiaste faite par tous nos concitoyens, sans distinction de race, aux braves de Fort Pitt et de la Butte aux Français.

Il n'a pas besoin de rappeler à ses lecteurs que la toilette de l'Artillerie de garnison n'était pas éraillée et malpropre, puisque ce corps était allé seulement en pipu-nique à Manitoba. Il tient à intimider ses lecteurs que le "Herald" a trempé une soupe très chaude au colonel Oswald qui commandait ces volontaires.

Le plumitif anglais ne s'est pas gêné de dire que le colonel en se rendant au Nord-Ouest avait apporté avec lui une batterie d'un genre tout à fait nouveau, une arme qui tenait de l'obusier et du canon, quelque chose qui devait rendre des points au gatling-gun du capitaine Howard.

Cette batterie se trouve dans toutes les maisons où l'on rencontre des malades podagres et perclus suivant le traitement du docteur Diafoirus. Voyons puisqu'il faut appeler la chose par son nom un fauteuil d'aisance locomobile. Le Colonel avait transporté ce fauteuil avec ses munitions et ses vivres dans un furgon à bagages et rendu à Winnipeg la fameuse chaise d'aisance eût sa place dans le camp.

Si le Colonel Ouimet ou un de ses officiers en avait fait autant, les autorités militaires du Nord-Ouest auraient fait démolir le fameux fauteuil et les colonnes des journaux anglais auraient été remplies d'éreintements bien conditionnés contre les canadiens-français.

LA LIBRAIRIE DE BACCHUS.

M. A. O. Gauthier a ouvert au No. 66 rue St. Laurent pour le public de Montréal une grande librairie dont le catalogue renferme les ouvrages les plus en vogue dans le Canada, les oeuvres de De Kuyper, Martial, Jules Robin, Hennessy, Molson, Walker, Meinhardt, etc., etc.

C'est dans cette librairie que l'on verra ces ouvrages livrés au public dans le plus grand format, sans commentaires, ni annotations.

Le lecteur sera toujours sûr de trouver dans la bibliothèque de A. O. Gauthier, les ouvrages originaux.

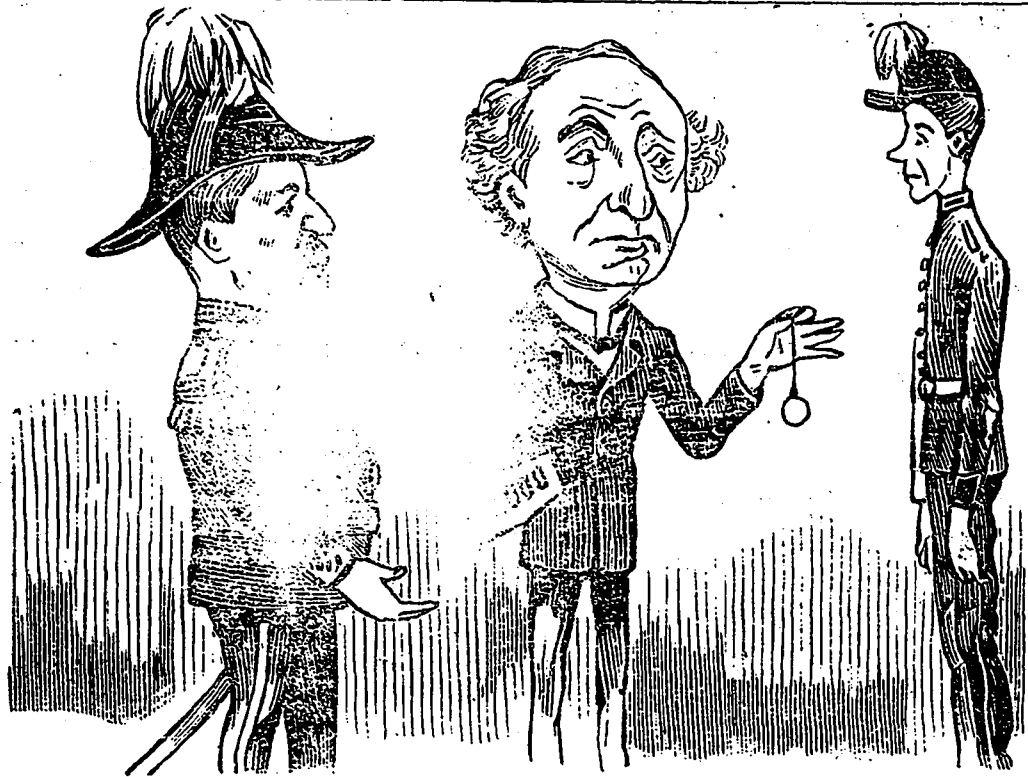
La bibliothèque est ouverte jusqu'à minuit et les amateurs y trouveront toujours des employés polis qui leur présenteront tous les plus beaux ouvrages qu'ils désirent à des prix très modérés.

Jamais la science n'a été mise avec plus d'avantage à la portée des amateurs économiens.

Dans un volume chez Gauthier on a la même quantité de lecture que dans trois tomes chez d'autres libraires.

DU PÉROUZZEL.

Si le grand Restaurant Duperrouzel n'existait pas à Montréal, il faudrait l'inventer, si on il y aurait un épouvantable cataclysme dans le monde des gourmets. Lorsque le Bourru jette les yeux sur le menu du grand Duperrouzel il ne peut s'empêcher de rêver. Il se trouve en présence de la cuisine idéale, Madame Duperrouzel sait initier le public aux raffinements les plus délicats de l'art culinaire qui pour elle n'a jamais dit son dernier mot. Au restaurant Duperrouzel No. 1629, rue Notre-Dame les gourmets sont toujours sûrs de trouver les primeurs des saisons, les gibiers et poissons les plus rares. Nous ne parlons pas des vins, car chacun sait que sa cave contient des importations spéciales. Les membres les plus éminents de la politique, de la magistrature, du clergé et du barreau patronisent cet établissement.



A OTTAWA.

Sir John.—Middleton, je te donne \$20,000 pour tes services. Quant à toi, mon brave volontaire, je ferai un jour à venir quelque chose pour toi. Je te donnerai peut-être une petite médaille comme ça.

# L. E. N. PRATTE

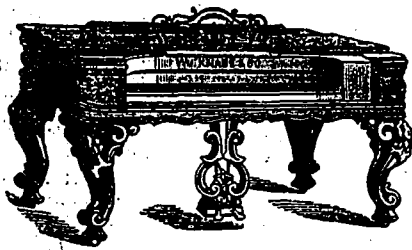
MARCHAND DE

## Pianos et Orgues

De qualité supérieure. Seul agent pour les célèbres maisons

Hazleton, Brothers  
New-York.

Fischer,  
New-York.



Wm Knabe & Co.,  
Baltimore.

Kranich & Bach,  
New-York.

## Dominion Organ & Piano Co

BOURNANVILLE, O.

ET AUTRES

L'assortiment d'Instruments de Choix

Le plus considérable en Canada aux

PRIX LES PLUS MODERES

No. 1676, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

### LES PIEDS DE MISS FANNIE.

Une dépêche de Sandusky' Ohio, dit qu'une jeune fille de cette ville, Miss Fannie Mills, réclame le championnat des grands pieds aux États-Unis. Sa prétention sera sans doute contestée par quelqu'une de ses sœurs de Chicago. En attendant, il est acquis que miss Mills chausse le numéro 29. Il est bien entendu qu'elle ne trouve pas chaussure à son pied dans les magasins et que ses souliers sont toujours faits sur mesure. Un cordonnier de sa ville natale avait toujours eu sa pratique, mais comme elle est d'âge maintenant à (( être introduite en société )) , son père, qui ne lui refuse rien, lui a commandé dernièrement une paire de chaussures élégantes chez un des artistes en cuir les plus renommés de New-York. Le travail est terminé, et depuis samedi on peut admirer les souliers de miss Mills exhibés dans la vitrine du magasin de leur constructeur, John street.

Avec le matériel employé pour cette paire de souliers on aurait fait aisément huit paires ordinaires de souliers de dames. Ce sont des chaussures à boutons, avec semelles en liège. Leur longueur est de 19 pouces, leur plus grande largeur de 7½ pouces. Ces chaussures montent jusqu'à la naissance du mollet et mesurent dans le haut 20½ pouces de circonférence. Les talons ont 4½ pouces de long et 5½ de large. Le prix est de \$45. Le cordonnier a très bien suivi ses mesures, et il est certain que, dans des circonstances ordinaires, miss Fannie sera chaussée à souhait; mais on a négligé de l'informer si elle transpire des pieds, et il craint, dans le cas de l'affirmative, que ses chaussures ne soient un peu justes.

Fumeurs, fumez le Cigare "All Nations" le meilleur à 5 cts.

En amour comme en politique, on promet avec entrain, on tient le moins possible.

### Hotel Jacques-Cartier.



Place Jacques-Cartier  
MONTREAL

Cet établissement tenu par M. Joseph Bêliveau, le doyen des hôteliers de Montréal, offre tout le confort possible au public voyageur. Il est pourvu de toutes les améliorations modernes, l'ameublement est neuf et le service ne laisse rien à désirer. L'Hotel Jacques-Cartier est considéré comme le premier hotel canadien français de la Puissance et ses prix sont modérés.

JOS. BELIVEAU,  
PROPRIÉTAIRE.

C. P. MARTEL,  
GÉRANT.

### MAISON RABAT.

Le Doyen recommande d'une manière toute particulière la Maison Rabat, comme restaurant français.

M. Emile Rabat, le propriétaire, n'en est pas à ses premières armes. Il a été pendant longtemps chef de cuisine au Terrapin et sa réputation comme maître d'hôtel est bien connue à Montréal. Il a su donner à sa maison un cachet particulier par l'excellence et la variété de ses menus, la régularité du service et le choix judicieux de ses importations de vins.

Les prix sont très modérés et chaque client obtient satisfaction.

Les étrangers qui visitent Montréal trouveront une table d'hôte de première classe chez Rabat, Nos 25 et 27 Côte St. Lambert et ils s'économiseront de l'argent.

### Le Mariage Royal.

Il se fait beaucoup de cancan dans la société anglaise au sujet du mariage de la princesse Béatrice avec le prince de Battenberg. L'alliance n'est pas du goût de prince de Galles et on croit que les deux beaux frères ne s'entendent pas à moins toutes fois qu'ils n'achètent ensemble leurs cigares, pipes d'écume, canne de fantaisie etc., chez A. Nathan, 1016, rue Notre-Dame, et 71 rue St Laurent où tout se vend au prix du gros.